

Les orphelins de Ceausescu, 20 ans après

C'était il y a plus de 20 ans, le mur de Berlin venait de tomber et le rideau de fer s'écroulait. De la Roumanie, l'Occident garde en tête les images choquantes d'enfants parqués dans des lits à barreaux, au regard hagard, balançant leurs corps maltraités dans un mouvement continu d'avant en arrière.

Après l'exécution de Ceausescu en décembre 1989, on découvrait que plusieurs centaines de milliers d'enfants survivaient dans des institutions éparpillées dans tout le pays : une situation choquante et le résultat de la politique ultra-nataliste que le dictateur roumain avait mise en place dans les années 70.

En 1993, je me rendais pour la première fois en Roumanie. Avec des amis, nous avons créé une association caritative, Action Orphelins. A cette époque-là, l'aide humanitaire était braquée sur l'Ex-Yougoslavie où les guerres entre la Serbie, la Croatie et la Bosnie venaient d'éclater. Dans le monde de l'humanitaire, la Roumanie n'était plus une priorité. Pourtant, la situation avait à peine évolué en trois ans et il restait beaucoup à faire. Les orphelinats manquaient de tout et les abandons d'enfants continuaient.

Entre 1993 et 2000, nous sommes allés dans le même orphelinat, à Popricani, une petite ville à 20 km de Iasi, dans le nord-est du pays. Nous avons décidé de donner la priorité à cet établissement où les conditions de vie des enfants étaient particulièrement épouvantables. Nous avons rapidement établi un programme de parrainage des enfants de l'orphelinat par des familles françaises. L'idée du parrainage nous semblait la plus appropriée pour aider au mieux les enfants : chacun bénéficierait d'une attention personnelle et l'argent collecté serait destiné à l'ensemble de la communauté.

Mais qui dit parrainage, dit photographie. Les familles françaises voulaient des photos de leurs filleuls. Alors j'ai photographié en réalisant surtout des portraits mais aussi en documentant leur environnement. A l'époque, j'étais étudiante mais passionnée par la photo depuis l'enfance. Dans les années 90, nous étions toujours à l'ère de l'argentique. Je photographiais en noir et blanc, développais mes négatifs et réalisais mes tirages. Je n'étais cependant qu'une amateur et jamais je n'aurais imaginé que ces photos seraient un jour associées à un tel projet.

Après avoir enseigné les maths pendant 9 ans, je suis devenue photojournaliste en 2003. A l'occasion d'un reportage sur la Roumanie pour le magazine anglais Time Out, en 2006, j'ai repris contact avec mon ami Dan qui travaillait comme éducateur à l'orphelinat de Popricani dans les années 90. Je cherchais un jeune Roumain dont le but était de venir travailler en Grande-Bretagne. Dan a tout de suite pensé à Radu qui allait venir travailler dans une ferme écossaise pendant l'été. Le revoir 10 ans après notre dernière rencontre fut une expérience touchante. Je l'ai suivi à Iasi, dans sa vie de tous les jours et, inévitablement, mes pas m'ont dirigée vers d'autres anciens de l'orphelinat. L'aventure devenait chaque jour de plus en plus émouvante. Et je décidais de découvrir ce qui était arrivé aux autres pendant toutes ces années.

De retour à Londres, je me suis plongée dans mes archives. Je redécouvrais des centaines de photos oubliées, mais des visages qui étaient restés à jamais ancrés dans ma mémoire. Je passais des heures et même des jours à essayer de mettre de l'ordre dans mes négatifs. Les prénoms puis les noms de famille des enfants me revenaient les uns après les autres. Et grâce à mon ami Dan, j'entrepris de retrouver ceux dont j'avais les photos enfants.

Lors de mes récents voyages en Roumanie, j'ai réussi à retrouver la trace de 30 jeunes. Parmi eux, Radu, Daniel qui – ironie du sort – est devenu l'homme à tout faire de l'ex-orphelinat, Liliana, mère de trois enfants qui vit toujours à Popricani avec son mari chez ses beaux-parents et Dragos devenu moine dans un monastère de Bucovine qui m'a avoué être très heureux “d'avoir trouvé sa place”. D'autres ont eu moins de chance : B a été victime de réseaux de prostitutions en Italie. Miraculeusement rescapée, elle est vit aujourd'hui en Suisse. Carmen est décédée en 1996, alors qu'elle n'avait que 11 ans, dans un hôpital de Iasi.

J'ai volontairement présenté mon travail sous la forme de diptyques avec un portrait noir et blanc de l'enfant dans les années 90 et un portrait couleur aujourd'hui.

Les jeunes que j'ai retrouvés ont tous été ravis de participer à ce projet, même les filles que j'ai rencontrées en Suisse, à condition que je ne dévoile pas leur identité. Au-delà de leur participation, ils ont voulu en savoir plus sur ce qui était arrivé aux autres. Les discussions, les souvenirs autour des vieilles photos duraient parfois des heures. Le projet reconstruisait une sorte de pont et de lien entre eux, tout comme cette exposition qui leur est dédiée.

Elisabeth Blanchet, avril 2012